

tique, puis rejoignit le *Henry Reed*; quelques heures après, la *Paix* boudait sérieusement; bientôt il fut impossible de la faire bouger; la pression descendit de plus en plus: bon gré mal gré, il fallut s'amarrer. A ce moment la physionomie de M. Charters nous préoccupait plus que quoi que ce soit au monde; nous attendions ses paroles comme un décret du sort. M. Charters est un petit homme très gai, jamais il ne désespère: « N'ayez crainte! ça ne va pas mal! » disait-il, pendant que je me faisais du mauvais sang de nous voir ainsi attachés au rivage.

Le lendemain matin, nous repartons au petit jour, bien décidés à nous distinguer cette fois. Pendant une heure, la *Paix* justifie notre confiance; puis elle montre des symptômes de fatigue. La vapeur diminue de plus en plus; force nous est de jeter l'ancre. A 10 heures, le mal paraissant sans remède, je dépêche M. Ward et la baleinière pour réclamer le secours du *Henry Reed*. Le vapeur arrive à 8 heures du soir, et mouille à une cinquantaine de mètres. Tout le jour, nous n'avions eu autre chose à faire que regarder les eaux brunes du chenal où nous étions ancrés — en plein courant, à 450 mètres entre la rive et un îlot. Parfois un ou deux hippopotames apparaissaient, ou des troncs moussus, des herbes et débris de bois. Le 12, à la remorque du *Henry Reed*, nous faisons à Bolobo une entrée des moins triomphales.

La famine est à peu près inconnue dans l'Ouyanzi, et Bolobo est une des meilleures escales du fleuve pour l'abondance et la variété des vivres. C'est dans ce district, où nos gens oublièrent leurs rations si misérablement réduites depuis notre départ de Loukougou, que j'exécutai le projet de partager nos forces en deux colonnes.

La flottille ne pouvait, en un seul convoi, nous transporter tous au Congo supérieur; je décidai d'y emmener d'abord les plus solides de la troupe: les autres resteraient momentanément à Bolobo sous la surveillance de MM. Ward et Bonny jusqu'à ce que le *Stanley* fût revenu de Yambouya. « Vite! vite! » avait crié l'Angleterre, et il fallait avancer avec toute la célérité permise par les circonstances. Je comptais que l'arrière-garde suivrait mes traces dans six ou sept semaines au plus.

Je choisis donc 125 des moins valides de nos gens pour les laisser à Bolobo s'engraisser de l'excellent pain des indigènes et du poisson qu'il est facile de s'y procurer. Le *Stanley* était redescendu à Koua-mouth pour en ramener le major Barttelot, le docteur Parke et 155 hommes.

Quel serait le commandant de notre seconde colonne? Qui remplirait ce poste, le plus important après le mien? Tous les yeux se tournaient vers le major Barttelot. Il avait conduit un détachement de mille hommes, disait-on, de Kosséir, sur la mer Rouge, à Kenh, sur le Nil; il s'était distingué dans l'Afghanistan et la campagne du Soudan. Si ces faits étaient exacts, je ne pouvais choisir d'officier mieux qualifié pour cette mission. Pourtant, s'il avait eu quelque collègue d'un rang égal au sien, je n'aurais point nommé le major, qui désirait ardemment faire partie de la première colonne. Après avoir longuement réfléchi sur les capacités, l'ancienneté de mes autres officiers, dont la témérité juvénile m'était trop bien connue, je dus prévenir Barttelot que je ne pouvais prendre sur moi la responsabilité de placer de si jeunes lieutenants à un poste qui lui appartenait de droit par son grade, sa réputation et son expérience.

« Un autre transport comme le *Stanley*, et vous venez avec nous, major! » lui dis-je d'un ton encourageant, car le jeune officier était fort abattu. « Je ne vous laisse que 125 hommes et le moins d'effets possible. Tout le reste est à bord. Si vous connaissiez quelqu'un de mieux qualifié que vous, je ne demanderais pas mieux que de lui confier cette tâche. Ce contretemps, je veux le croire, vous ne le prendrez pas trop à cœur? A quoi bon, du reste! Celui qui mène à bien l'arrière-garde est tout aussi méritant que celui qui ouvre la marche. Si Tippou-Tib remplit ses engagements, vous partirez dans six semaines et nous rejoindrez, sans doute; par la force des choses, nous irons très lentement, il nous faut faire la trouée à travers tant d'obstacles! Sur la route que nous aurons jalonnée, il vous sera facile de doubler les étapes. Si Tippou-Tib nous fait faux bond, vous serez le maître de vos mouvements. Tant et si bien vous occupera la tâche, que vos journées passeront comme un éclair! Et pour mieux vous consoler, je vous le dis, major, la besogne ne vous manquera pas là-bas, croyez-le: je vous en réserve la partie la plus



importante. Mais revenons au présent : Qui voulez-vous pour second ?

— Celui qu'il vous plaira !

— Non ! choisissez quelqu'un avec qui vous puissiez échanger et vos idées et vos espérances. Chacun de nous a ses préférences, vous savez !

— Eh bien, je prendrai M. Jameson.

— M. Jameson, soit ! Je vous laisserai aussi M. Rose Troup, un excellent garçon, j'ai toute raison de le croire, et les jeunes Ward et Bonny. Troup et Ward parlent le souaheli, ils vous rendront de grands services. »

Donc, le 15 mai, nous quittâmes Bolobo avec toute notre flottille et 511 personnes faisant partie de l'expédition, puis Tippou-Tib et 90 de ses parents ou subordonnés.

Les réparations à la *Paix* en avaient grandement amélioré la marche, et le 19 nous accostions près de la mission baptiste de Loukolela. Le *Stanley* ne fit son apparition que plusieurs heures après. Très reconnaissants pour la bonne hospitalité des missionnaires, nous y passons un jour à acheter des vivres.

24 mai. — Equateurville est une station que possède la Compagnie Sandford, représentée par M. E.-J. Glave, un jeune et intelligent Anglais du comté d'York. Nous y vîmes aussi le capitaine Van Gele, de retour d'une tentative malheureuse pour remonter, avec cinq soldats houssa, le Mobangi plus loin que n'avait pu le faire il y a quelques mois le missionnaire Grenfell.

Le 30 mai, nous arrivons à Bangala, établissement très prospère, avec une garnison de 60 hommes et deux canons Krupp. On y a fondé une tuilerie qui, à notre passage, avait déjà fabriqué 40 000 briques d'excellente qualité. Cette station fait le plus grand honneur à l'Afrique centrale. Le commandant Van Kerkhoven était à Langa-Langa. Dernièrement il a pu arracher à l'esclavage 29 soldats houssa. Quand Deane s'échappa de Stanley-falls, ces hommes se jetèrent précipitamment dans un canot et le courant les porta à Oupoto, où les indigènes les firent prisonniers.

Bangala n'a pas encore vu de famine. La station possède 150 chèvres, 200 poules ; les officiers trouvent toujours des œufs frais. Une rizière verdoyante occupait près de 5 hectares. Les fonctionnaires boivent le vin de palme et de banane, la

bière de canne fermentée, boisson capiteuse, je le sais par expérience.

Je donnai l'ordre au major de partir avec Tippou-Tib et les siens directement pour Stanley-falls, ayant préalablement fait descendre 35 Zanzibari de ses embarcations pour les remplacer par des Soudanais, afin qu'aucun de nos porteurs ne sût que les chutes sont à quelques journées de marche de Yambouya.

Sauf quelques irrégularités dans la conduite du *Stanley*, qui, par suite de mystérieuses manœuvres, disparaissait de temps à autre dans le labyrinthe des chenaux, sous prétexte de faire plus facilement son bois, nous remontâmes, sans le moindre incident, jusqu'au confluent de l'Arouhouimi et du Congo, et le 12 juin nous revîmes dans mon ancien campement, vis-à-vis du village des Bassoko.

Les Bassoko sont les compatriotes de Barouti, autrement dit Poudre-à-Canon, que Karema, en 1883, avait capturé encore enfant. Sir Francis de Winton l'avait emmené en Angleterre, pour le bien pénétrer des coutumes civilisées. Des mains de Sir Francis ayant passé dans les miennes, il se retrouvait enfin, au bout de six années, près de son village et de sa tribu. Voyant ses yeux arrêtés avec la plus vive attention sur le lieu de sa naissance, je l'encourageai à héler les Bassoko et à les inviter à nous rendre visite. Mes efforts d'antan pour gagner la confiance de ces enfants des bois n'avaient jamais réussi, quoique je ne doute pas qu'on y arrive un jour. Pendant longtemps je m'étais demandé : Pourquoi les aborigènes des forêts sont-ils plus farouches, plus timides que les habitants des contrées découvertes ? Les mêmes méthodes ont été employées : on a dandiné devant leurs yeux quelque colifichet brillant des couleurs les plus criardes, ou des colliers de perles aux teintes éblouissantes ; paroles aimables, sourires et gestes rassurants, pendant des heures on n'a rien épargné. Tout cela en pure perte, et les ballots ont dû être refermés jusqu'à temps meilleurs. C'est que la forêt est l'unique recours de ses fils. Contre les soupçons que lui cause l'étranger, contre les périls infinis qu'il apporte, l'habitant des bois n'a de ressource que leurs profondeurs inexplorées. S'il se hasarde à en franchir les abords, l'approche seule d'un inconnu le fait reculer jusqu'à ce qu'il les ait regagnés : il s'arrête alors



pour regarder l'intrus une dernière fois, puis disparaît dans l'ombre avec un air de : « Bien le bonsoir ! ici, je suis chez moi ! » Dans les plaines ouvertes, l'indigène sait toujours trouver quelque éminence, un arbre, une termitière du haut de laquelle il observe les nouveaux venus et se fait une idée de leur caractère. Dans la forêt, au contraire, il n'y a de rencontre que fortuite ; l'étranger est l'inconnu, probablement l'ennemi, son but reste dans les ténèbres. La surprise se peint sur les traits de l'un ; la terreur convulse le visage de l'autre.

Barouti continua ses appels ; les canots se dirigèrent vers nous avec une lenteur impatientante ; ils approchent enfin. Notre noir reconnut quelques-uns des rameurs ; ils n'avaient rien à craindre, leur dit-il ; il leur demanda des nouvelles d'un homme qu'il nomma ; les sauvages hélèrent celui-ci de toute la force de leurs solides poumons : de l'autre côté de l'eau une voix répondit ; un naturel prit un canot et nagea vers nous. C'était le frère aîné de Barouti, qui lui demanda comment il se portait, depuis tant d'années. Son frère le regarda avec de grands yeux : il ne reconnaissait point ses traits et grommelait ses doutes.

Barouti lui dit le nom de son père, puis celui de sa mère. La physionomie de son frère exprima le plus vif intérêt, et très adroitement il poussa son canot vers nous :

« Si tu es mon frère, dis-moi quelque chose qui me le fasse savoir ! »

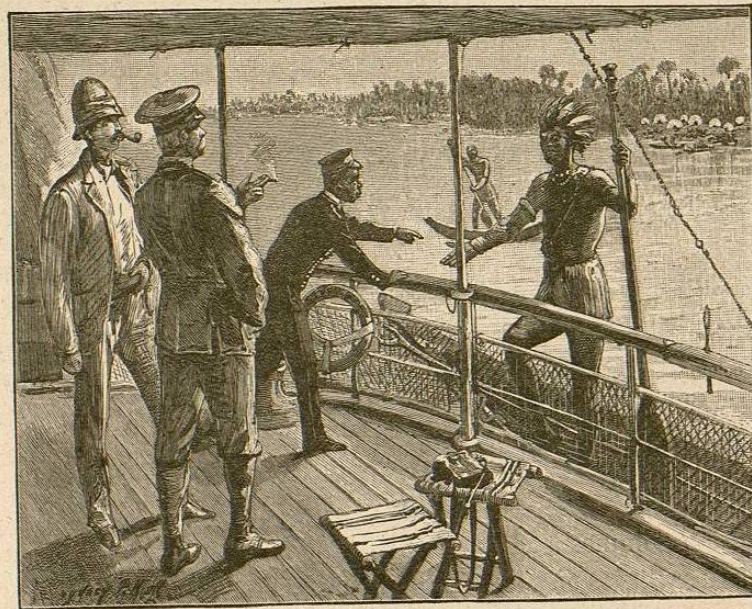
— Tu as une cicatrice, là, sur le bras droit. Ne te rappelles-tu pas le crocodile ? »

C'en fut assez ; le jeune sauvage à large poitrine poussa un cri de joie et rugit sa découverte à ses compatriotes de la rive éloignée ; pour la première fois, nous vîmes pleurer Barouti. Son frère, oubliant sa frayeur des étrangers, accosta le navire et vint donner à notre nègre une accolade frénétique ; les autres embarcations approchèrent pour prendre part à sa joie.

Le soir, je laissai à Barouti le choix, ou de rester avec les siens, ou de suivre nos fortunes ; mon avis était qu'il nous accompagnât : son existence ne serait rien moins que sûre, les Arabes si près, aux chutes Stanley.

L'enfant semblait penser comme nous : il refusa de retourner à ses parents et à sa tribu ; mais, un jour ou deux après notre arrivée à Yambouya, il pénétra dans ma tente au milieu de la

nuit, s'empara de mon winchester, d'une paire de revolvers Smith et Wesson, d'une bonne provision de cartouches adaptées à ces armes ; il prit en outre une montre de voyage en argent, un pedomètre du même métal, une petite somme, une superbe



Barouti retrouve son frère.

ceinture de cuir doublée de poches ; puis, se glissant dans un canot, il descendit la rivière, allant sans doute retrouver les siens. Nous ne l'avons jamais revu ; nous n'en avons jamais entendu parler. Paix lui soit !

Le 15 juin, nous arrivions au large de Yambouya, villages situés sur la rive gauche de l'Arouhouimi, à 145 kilomètres au-dessus du confluent de cette rivière et du Congo.